

AJZENSTAT, Janet, *The Political Thought of Lord Durham*.
Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988.
xiv-137 p. 22,95 \$.

Philip A. Buckner

Volume 43, Number 1, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304767ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304767ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Buckner, P. A. (1989). Review of [AJZENSTAT, Janet, *The Political Thought of Lord Durham*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988. xiv-137 p. 22,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 93–95.
<https://doi.org/10.7202/304767ar>

COMPTES RENDUS

AJZENSTAT, Janet, *The Political Thought of Lord Durham*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988. xiv-137 p. 22,95\$

Il est toujours difficile de faire la critique d'un livre écrit par une universitaire dont le penchant disciplinaire est différent du sien. Avec une franchise désarmante, Madame Ajzenstat admet en préface que son livre paraîtra sans doute ahistorique à la plupart des historiens. Sur ce point, je me garderai bien de la contredire. Évidemment quelqu'un qui croit que «there was no social cleavage in the United States comparable to that of the «two nations» in British North America» (p. xi) n'a jamais entendu parler de l'esclavage ni lu en profondeur sur l'histoire du continent nord-américain au dix-neuvième siècle. En effet, Janet Ajzenstat semble avoir fait des lectures très sélectives et s'être arrêtée de lire autour de 1980. Elle n'a sans doute pas beaucoup lu sur l'histoire impériale, ni même consulté des travaux aussi pertinents que la remarquable étude d'Eric Stokes, *The English Utilitarians and India*, ou encore les articles de James Sturgis sur l'assimilation des minorités dans l'Empire britannique. Et par ailleurs, peut-on sérieusement qualifier d'historique la recherche d'une auteure qui, tout en écrivant sur le Rapport Durham, ne semble avoir jamais entendu parler de l'oeuvre de Fernand Ouellet?

Bien entendu, à une telle critique, qu'elle a manifestement anticipée, Janet Ajzenstat pourrait rétorquer qu'elle n'a pas écrit une histoire de la mission de Durham et de ses conséquences mais une analyse sur le Rapport Durham «as a text in modern political philosophy». Elle affirme que cette approche est peut-être plus courante aux États-Unis qu'au Canada (p. xi), bien qu'elle ne fasse aucune référence aux exemples américains qu'elle aurait bien voulu égarer. En outre, elle prétend donner «a truer picture of him (Durham) in relation to his own time» (p. xi) que n'importe quel historien ayant écrit sur ce sujet. D'ailleurs, les premiers chapitres commencent par une évaluation très critique de l'analyse des historiens, en particulier des historiens anglophones, qui ont apparemment «misread the Report. Their mistake... results largely from not putting Durham in the context of British political philosophy and modern social sciences» (p. 19-20). Malheureusement, pour étayer son point de vue sur le manque de compréhension de la plupart des historiens, elle les cite de travers et déforme leurs pensées pour montrer qu'ils ont déformé la pensée de Durham. Quant à son attitude vis-à-vis les sources primaires, elle est tout aussi cavalière. Sa lecture du Rapport Durham diffère-t-elle de celles de Charles Buller et de Edward Gibbon Wakefield, qui participèrent tous deux de manière non négligeable à la préparation, sinon à la rédaction même du Rapport, elle affirme allègrement qu'ils «proved to be misleading interpreters of his (Durham's) position» (p. 63-64). À vrai dire, elle semble comprendre mieux que Durham lui-même ce qu'il voulait dire puisqu'elle déclare à un moment donné que «in

the introductory pages of the Report... Durham seems to have misrepresented his own position» (p. 74).

Après avoir pris connaissance de leurs faiblesses collectives, la plupart des historiens seront, bien entendu, contents de recevoir enfin la vérité sur Lord Durham. Ce qu'ils vont apprendre, c'est que Durham était un libéral «mainstream» qui abordait avec objectivité les problèmes du gouvernement impérial dans le Bas-Canada; et ses positions philosophiques le rendaient naturellement peu favorable aux objectifs du nationalisme canadien-français. Durham, paraît-il, avait plus de perspicacité que tous ses futurs critiques en ce qu'il voyait bien que le nationalisme et le libéralisme étaient incompatibles et que, dans l'intérêt même de la modernisation, les Canadiens français devaient subir l'union des deux Canadas.

Mais permettra-t-on au pauvre et humble historien de répliquer? J'ai appris de plusieurs, et même de Gerald Craig (que Janet Ajzenstat a pris comme cible préférée), que Durham était un libéral britannique convaincu que ses recommandations favorisaient les meilleurs intérêts de la majorité de la population francophone. L'auteure répondrait sans doute que la véritable faiblesse de la plupart des écrits sur Durham consiste dans leur incapacité à reconnaître à quel point l'analyse de ce dernier sur le problème du Bas-Canada était brillante et juste, comme le temps l'a montré. Or, j'ai soutenu dans mes propres travaux que, dans une perspective impériale, les propositions de Lord Durham se défendaient; et, à une occasion particulière, j'ai même appuyé l'opinion de Janet Ajzenstat sur le fait qu'il est injuste de qualifier de francophobes des libéraux anglais comme Lord Sydenham. Mais Janet Ajzenstat veut aller beaucoup plus loin. Elle veut nous convaincre que Durham était un de ces êtres capables de surmonter ses propres préjugés et que son Rapport doit être lu comme un traité de philosophie politique dont la valeur pourrait même sauter aux yeux des Canadiens français d'aujourd'hui s'ils pouvaient seulement mettre de côté leurs propres préjugés. Ce qui, selon l'auteure, intéressait Durham n'était pas tant la consolidation de l'hégémonie anglaise sur l'Amérique du Nord britannique que la préservation de la tolérance et de l'égalité pour les Canadiens français. Et croire, dit-elle, qu'il souhaitait «the English to continue dominating the French» est une interprétation complètement erronée de sa position (voir p. 49). En effet, Durham «did not intend to bolster imperial powers in the colonies» (p. 49) et certainement «did not mean to defend elite interests — the privileges and property of the upper classes — against the demands of the mass of the people» (p. 54). En fait, il représentait «what might be called the «mainstream» of liberal thought. He will be seen, not as a chauvinist, or an English nationalist, but in characteristic liberal fashion, as a universalist» (p. 5).

Laissons de côté le fait que Janet Ajzenstat ne précise jamais adéquatement ce qu'elle entend par la pensée libérale «mainstream» et qu'elle maîtrise mal la complexité du libéralisme de la première moitié du dix-neuvième siècle. Laissons également de côté le fait qu'elle ne définit pas des termes comme égalité, nationalisme et modernisation et que, manifestement, elle suppose que ces termes avaient le même sens à l'époque de Durham qu'aujourd'hui. Ne retenons pas non plus le fait qu'elle n'aborde la question des penchants de classe de Durham que dans une seule et très inadéquate note. Acceptons même que Durham ait approché son sujet aussi philosophiquement que Tocqueville,

qui l'aurait grandement influencé, s'il faut en croire les indices peu convaincants rassemblés par Janet Ajzenstat. Cependant, peut-on vraiment accepter les arguments proposés par l'auteure? Je crains que non. Je pourrais donner plusieurs exemples où elle a déformé le sens manifeste de certaines parties du Rapport, mais je me contenterai de deux d'entre eux.

D'abord, elle prétend que Durham ne supposait pas qu'après l'Union les Anglais s'uniraient pour former le parti majoritaire et que des «partnerships like that of Baldwin and LaFontaine were what he hoped to see come about» (p. 17). Ceci, bien entendu, n'a aucun sens. Manifestement, Durham estimait que la vie politique sous l'Union serait dominée par la population anglaise, plus nombreuse et (à son avis) plus dynamique. Il croyait qu'à la longue les Canadiens français abandonneraient leur résistance futile à leur inévitable (et désirable) assimilation et que, par après, pourrait être rétabli le système normal de la politique des partis (c'est-à-dire, sans nul doute, l'implantation de deux partis, chacun composé d'une majorité anglaise). Mais il n'a jamais désiré que la Province-Unie soit dominée par un parti où les Français formeraient la majorité et les Anglais la minorité (c'est-à-dire la coalition LaFontaine-Baldwin) et dont la priorité serait la suppression de toutes les lois que son héritier et protégé, Lord Sydenham, avait introduites pour faciliter l'assimilation des Canadiens français. Comment peut-on douter que, comme Buller et Wakefield, Durham aurait approuvé les efforts de Sir Charles Metcalfe (dont les références libérales étaient au moins aussi respectables que celles de Durham) pour endiguer la vague de nationalisme des Canadiens français pendant les années 1840? Ici Janet Ajzenstat fait montre d'un manque total de compréhension de ce que Durham souhaitait accomplir.

Par ailleurs, sa lecture de la position de Durham sur le rôle permanent du gouvernement impérial sous l'Union est tout aussi biaisée. Elle cite la déclaration bien connue de Durham sur les sphères d'activités devant rester sous l'autorité impériale: «The constitution of the form of government, — the regulation of foreign relations, and of trade with the mother country, the other British colonies and foreign nations, — and the disposal of crown lands.» Mais, par la suite, elle allègue que ceci ne constituait pas une limitation importante à l'introduction d'un gouvernement responsable, ce qui, évidemment, n'est pas vrai.

Bref, ce livre est à ce point défiguré par une logique boîteuse et il est tellement ahistorique qu'il n'apporte rien à notre compréhension de Durham et de son Rapport. Le malheur est que son auteure a raison de suggérer que les historiens canadiens ont traditionnellement accordé trop peu d'intérêt à la force des idées dans l'histoire. Des intellectuels comme Bernard Bailyn aux États-Unis et J. G. A. Pocock en Grande-Bretagne ont grandement contribué à enrichir notre compréhension du rôle des idées dans l'évolution historique des deux côtés de l'Atlantique à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle. Une différence toutefois: ils ont entrepris de saisir le passé dans sa propre réalité. Malheureusement, Janet Ajzenstat ne fait rien de tel, trop préoccupée qu'elle est de chercher à établir la pertinence du passé dans le présent.